

JANICK BELLEAU

J'ai pensé que la meilleure façon, du moins pour moi, d'illustrer mon propos serait de procéder en donnant des exemples concrets d'une Américaine qui a adapté la langue à son être et d'écrivaines francophones qui ont défini et qui polissent un langage qui leur est propre.

Les écrivaines dont j'ai choisi de parler, soit brièvement, soit longuement, vous les connaissez probablement toutes, ou du moins, vous en avez entendu parler. Il s'agit de la francophile Gertude Stein, de la Française Marguerite Duras et des Québécoises Denise Boucher et Nicole Brossard.

Gertrude Stein:

La première écrivaine qui a exprimé, avec des mots, noir sur blanc, le langage de la peinture surréaliste. À défaut de peindre, elle a écrit la peinture. Une écriture visuelle. Pleine d'images. De sous-entendus. Remplie à craquer de fruits défendus. D'innuendos:

"... As to be all of it as to be a wife as a wife has a cow, a love story, all of it as to be all of it as a wife all of it as to be as a wife has a cow a love story, all of it as a wife has a cow as a wife has a cow a love story."

(*As a wife has a cow a love story*, 1926)

Vous connaissez peut-être l'histoire qui circule au sujet du reviseur de textes A.J. Fifiield? Ce monsieur a écrit à Gertrude Stein un billet qui sans aucun doute est le billet de rejet le plus célèbre du monde littéraire:

"I am only one, only one, only one... Being only one, having only one pair of eyes, having only one time, having only one life, I cannot read your MS three or four times. Not even one time. Only one look, only one look is enough. Hardly one copy would sell here. Hardly one. Hardly one."

(*The Front Matter*, The Banff publishing workshop, 1985)

Qui a dit que les éditeurs ne connaissent pas la vraie nature des écrivains? Heureusement pour le lectorat que l'esotérisme de Gertrude Stein n'a pas découragé Bennett, le premier éditeur commercial, de la publier.

Denise Boucher:

"L'écriture, contrairement au reportage supposément fidèle à la réalité, nous conduit à une tout autre fidélité: celle de nos vérités respectives, les seules pouvant accéder à la vérité d'une histoire dont nous manquerons toujours celles qui ne furent pas dites."

(*Retailles*)

Les femmes ont écrit. Nous écrivons. Elles écriront.

Ça me rappelle Denise Boucher, un soir de l'automne 1979 à Ottawa. L'auteure controversée de *Les fées ont soif* causait avec nous universitaires qui étions entrain d'accoucher au féminisme et affirmait que "même si les hommes ont écrit plus que nous, ils n'ont brisé aucun carcan. Tout reste à dire." Malgré le silence. Malgré la censure.

Et Denise Boucher savait de quoi elle parlait ce soir-là. Vous vous souvenez peut-être que *Les fées ont soif* sont entrées dans l'Histoire par la grande porte en suscitant le scandale théâtral québécois du siècle en 1978. Le scandale se situait sur deux niveaux: moral et langagier. Les écarts de langage de Marie offensaient le clergé, la moralité dénudée de toute décence agitaient les âmes bien-pensantes. Que Marie ose prendre la parole, subversive en soi, et prendre le grand public à témoin dépassait toute la limite de la bienséance patriarcale. Jugez vous-même:

"... Je suis la reine du néant... Je suis le mariage blanc des prêtres... Je suis l'obscurité de l'ignorance... Je suis l'outil des impuissances... Je suis l'image imaginée. Je suis celle qui n'a pas de corps. Je suis celle qui ne saigne jamais."

Marguerite Duras:

La rigueur sensuelle de l'écriture. L'envoûtement. Depuis *Les petits chevaux de Tarquinia* (1953) jusqu'à *Agatha* (1981) en passant par son désormais célèbre texte pour le film de Resnais, *Hiroshima mon amour*. Des phrases polyphoniques. Des textes

fragmentés. Étranges. À partir de faits divers. Le génie de l'écriture elliptique. L'épuration de l'écriture, selon Duras. Le non-dit de ses personnages. Le hors-texte. L'anti-texte, peut-être. "La séduction par l'écrit" dirait Suzanne Lamy de Marguerite Duras. *Détruire, dit-elle*. Écrire, disons-nous. Écrire le désir, la fascination, l'intelligence de l'amour, les silences plus longs que la parole.

Ses personnages féminins: Elisabeth Alione, Anne Desbaresdes, Lol V. Stein, Anne-Marie Stretter. Toutes belles, mystérieuses, tragiques. Comme l'écriture de Duras.

Lors d'un séjour à Montréal en 1981, elle expliquait aux journalistes sa relation avec l'écriture: "On est pas complètement responsable de ce qu'on écrit... Il y a quelque chose qui se passe, qui vous arrive de l'extérieur, qui n'est pas analysable, qui vous échappe forcément, une sorte de mutation qui vous échappe."

"Les mots ont une puissance de prolifération infinie" qu'aucun autre médium n'atteindra jamais. La magie des mots. L'imaginaire de chaque lectrice, de chaque lecteur multiplie le texte à l'infini. Les mots: du cinéma multidimensionnel sans écran. Contrairement à la croyance populaire j'affirme, à l'instar de Duras, qu'"un mot contient mille images".

Elle disait également en 1981: "On n'écrit jamais seule."

Encore là je suis bien d'accord car quand j'écris, c'est le passé qui surgit derrière moi. Un passé qui s'appelle Sappho, Renée Vivien, Colette, Gertrude Stein, Marie-Claire Blais, Nicole Brossard... Elles m'ont devancée. Elles me suivent... en pensée... Depuis des millénaires. Et je ne suis pas persuadée que ce soit "totalement à mon insu" (Duras). [Citations tirées de *Marguerite Duras à Montréal*, Éditions Spirale, 1981]

Nicole Brossard:

En parlant de Brossard, je me rappelle son texte dans l'anthologie pan-canadienne de la *Société Women & Words/Les femmes & les mots* récemment publiée. Je cite:

"Symboliquement et réellement, je crois que seulement les femmes et les lesbiennes pourront légitimer notre trajectoire vers l'origine et le futur du sens que nous faisons et ferons advenir dans la langue."

En termes plus littéraires, il s'agit pour les femmes de "renouveler les comparaisons, établir de nouvelles analogies,

risquer certaines tautologies, certains paradoxes; c'est mille fois recommencer sa première phrase: 'a rose is a rose is a rose'... C'est prendre le risque d'en avoir trop à dire et pas assez" (Brossard).

C'est aussi reconnaître que les mots pour le dire ne viennent pas toujours spontanément. Surtout si les mots pour se dire n'existent pas. Mais, et même s'ils existent, encore faut-il les re/découvrir, leur re/donner leur sens initial. Les déshabiller de leur connotation patriarcale souvent loin de la vérité des femmes. Vous qui avez lu Mary Daly vous savez de quoi je parle. Les mots sont faits pour être défaits afin d'être re/faits.

Détruire, dit-elle et reconstruire. En effet, ça prend du temps, de la conviction, de la force morale.

Bien que nous soyons déjà en mesure d'apprécier le chemin parcouru par la prise de parole... écrite des femmes, dans dix ans, nous y verrons plus clair. Que nous, les femmes, ayions pris d'assaut l'écriture signifie déjà que l'ère du silence est révolue... mais que de balbutiements avant de vivre l'affirmation de soi. D'être bien dans sa peau, dans ses mots.

Re/prenons la langue:

Les écrivaines avec lesquelles je me sens le plus d'affinités sont celles qui re/découvrent leur langue maternelle ou de travail. Si vous avez déjà participé à la marche annuelle instaurée par des membres du mouvement féministe international *Reprenons la nuit*, vous comprendrez l'expression "re/prenons la langue". Et avant d'être taxée de sexiste, je dirai toute suite que je ne connais aucun écrivain qui travaille les mots, qui re/définit la langue de façon dont les femmes le font.

Nous les femmes, sommes entrain de découvrir notre propre identité, notre propre différence. Et surtout de vivre pleinement et positivement cette différence. Oh bien sûr que par rapport à l'homme, la femme est l'Autre (et ici, je pense à la définition de Simone de Beauvoir). Mais avant que le mouvement féministe ne prenne l'ampleur qu'on lui connaît en 1985, vous serez d'accord avec moi pour dire que l'Autre était un minus. Alors qu'aujourd'hui, toujours grâce au mouvement féministe, la femme est une entité en soi: elle est Même, l'homme est Autre. Sans, pour autant, y attacher de connotation négative. C'est un constat. Purement.

Cette perspective nouvelle des femmes explique, peut-être, le fait que les écrivains soient absents du chambardement de la langue par les écrivaines françaises, québécoises et dans une moindre mesure, par les Américaines et les Canadiennes-anglaises. En Colombie-britannique, je pense à Betsy Warland, à Daphne Marlatt. Au Manitoba, je connais Lal Sarson, Milly Giesbrecht.

Les femmes viennent à l'écriture comme elles sont venues au monde. Nous avons parlé le Verbe du Père... faute de mieux; maintenant que nous savons qu'une langue différente existe, nous l'apprenons, nous la prenons. Et le monde littéraire ne s'en portera que mieux!

Je terminerai ma communication en citant Maara Haas qui, incidemment sera publiée par Lilith Publications en mars prochain:

"It's very important to have a woman's input because there's a decline in our literature. Women have fresh minds and concepts from their own experience, which has never been told in that way. For the revitalization of literature and for the sanity of those women, it's important to encourage them."

Women Writers' Contribution to Language

JANICK BELLEAU

I thought it best, at least for myself, to illustrate my subject by giving examples of various writers' works: one American who adapted the language to her Being as well as francophone writers who have defined and are currently polishing a language which is their own.

You probably know or have heard about these writers: the francophile Gertrude Stein, the French Marguerite Duras, and the québécoises Denise Boucher and Nicole Brossard.

Gertrude Stein:

The first writer who has expressed, black on white, the language of surrealistic painting. In lieu of painting, she has put painting into words. A visual body of work. Full of images and nuances. Bursting with forbidden fruits. Innuendos such as:

"... As to be all of it as to be a wife as a wife has a cow, a love story, all of it as to be all of it as a wife all of it as to be as a wife has a cow a love story, all of it as a wife has a cow as a wife has a cow a love story."

(*As a wife has a cow a love story*, 1926)

Perhaps you are familiar with the story of Stein's editor A.J. Fifield. He sent her a rejection slip in a style she had no trouble appreciating, though the content might have bothered her:

"I am only one, only one, only one... Being only one, having only one pair of eyes, having only one time, having only one life, I cannot read your MS three or four times. Not even one time. Only one look, only one look is enough. Hardly one copy would sell here. Hardly one. Hardly one."

(*The Front Matter*, The Banff publishing workshop, 1985).

Whoever said editors were ignorant of the true nature of writers? Fortunately for us, Gertrude Stein's esoterism did not deter Bennett from becoming her first publisher.

Janick Belleau

contemporary verse 2

H. 1986